



Le chant des coquelicots

par les Latinistes de 3^e



Édition Lucie Aubrac

CHAPITRE 1



Aujourd'hui nous avons eu la visite d'un ancien élève du collège, Kévin Laussu qui est étudiant à l'Université de Bordeaux : il nous a fait part de sa dernière découverte dans notre canton. Des bûcherons canadiens sont venus pendant la première guerre mondiale couper les pins de nos forêts pour fabriquer les tranchées où s'abritaient les Poilus. Certains sont morts de la grippe espagnole sur notre sol et sont enterrés dans nos cimetières. C'est là qu'il nous a proposé de participer à une cérémonie à Léon, mon village, pour leur rendre hommage, l'hommage qu'ils n'ont pas pu avoir dans leur pays où ils ne sont jamais retournés, un hommage militaire... Il nous a demandé d'écrire un poème et de faire des couronnes de coquelicots avec nos professeurs.

Tout cela nous a pas mal mobilisés, les cours prenaient un air de préparation de fête.

Le mardi 6 octobre 2015, je me tenais là, à côté de mes camarades, regardant les tombes des soldats qu'un prêtre canadien bénissait. Je ressentais une sorte de malaise mais je n'en comprenais pas la cause, comme si les fantômes du passé venaient pour me prendre... Pourtant les tombes n'avaient rien de spécial, sinon une feuille d'érable gravée dans la pierre, et nos couronnes de « poppies » leur symbole, fabriquées avec du plastique rouge. Chacun avait découpé sa fleur, comme on dépose son offrande. J'étais devant la tombe de William Sylvester Mc Floyd, je m'en souviens encore, je ne pouvais détacher mes yeux de ce nom... Les silences de recueillement, les hymnes, les drapeaux en berne, tout cela devait expliquer

mon malaise, d'ailleurs certains de mes camarades plus sensibles se sont mis à pleurer à la lecture des poèmes.



Le soir même, de retour chez moi, je n'ai pas pu m'empêcher d'interroger mes parents sur ce qu'ils savaient de la Grande Guerre et des Canadiens :

« Pas grand-chose, tu sais nous n'étions pas nés, mais ton grand-père pourrait mieux te renseigner. Va donc le voir, ça lui fera plaisir. »

CHAPITRE 2



- Papi tu peux me raconter l'arrivée des Canadiens dans les Landes s'il te plaît ?

- Ecoute, Paul. Je déteste parler du passé et encore plus de ces Canadiens venus prendre le travail aux Landais.

- Mais, c'est pour mon exposé (je savais qu'en lui parlant ainsi je pourrais en tirer quelque chose) et puis, ce n'est pas la mort, pour une fois tu peux me parler de ton passé !

- Oui, mais pas de ces voleurs de pins.

- Tu sais, les Canadiens n'ont pas pris le travail des Landais, c'étaient des soldats alliés, ils ont fait ce qu'on leur a demandé et donc ce n'est pas de leur faute.

- Ah bon ! à qui la faute alors ? grommela mon grand père.

- A la guerre, Papi, à la guerre ! S'il n'y avait pas eu la guerre, les bûcherons canadiens ne seraient pas venus couper des pins et donc les Landais auraient pu garder leur travail.

- Il n'empêche que les Canadiens nous ont volé nos pins.

- Pour construire nos tranchées où ton père s'est battu, pour le protéger des obus... elles l'ont peut-être sauvé !

- Elles n'ont pas sauvé son métier, toujours ; quand il est rentré du front, il a perdu son poste de résinier, il n'y avait plus de pins à gemmer. Son patron avait investi dans une scierie pour être MODERNE qu'il disait ! Il a dû trimer à la scierie

dans le bruit des machines à trier des planches, des pins couchés ! Finis les pins qu'on saigne debout, le silence des bois...

- Allez papi ! Il faut accepter le progrès.

- Le progrès, je hais le progrès ! c'est à cause de ça que vous, les jeunes, vous restez tout le temps sur vos bidules.

- C'est un téléphone papi !

- Je m'en fiche de comment ça s'appelle ; la nouvelle génération est désespérante, vous ne sortez plus, vous ne vous parlez plus. De mon temps, ou tu avais la belle vie, ou tu commençais à travailler à douze ans ! Le progrès... S'il vient d'eux ton progrès, jamais je n'en voudrai ! Tout le malheur de ma famille vient de ces Canadiens !

- Pourquoi es-tu si remonté contre eux papi ?

- Ils ont ruiné ma famille ! C'est à cause d'eux, que, chaque jour, j'avais peur d'aller à l'école, que chaque jour on m'insultait, tout ça à cause de qui ? De ces fameux Canadiens. Et pourquoi ? Parce que ma mère baragouinait l'anglais ! alors oui, je leur en veux.

- Excuse-moi, papi, je ne savais pas tout ça. Mais je ne change pas d'avis : c'était pour nous aider pendant la guerre, qu'ils sont venus. Et puis, si tu recevais des insultes, c'est juste que les gars de ton école étaient des idiots.

- Bon, ça suffit ! De toute façon, je ne te dirai rien pour ton exposé. Va !

Comme je m'apprêtais à passer la porte, ma grand-mère m'attrapa par la manche et m'attira sous le porche :

- Paul, tu vois bien que papi ne veut pas en parler. Ecoute, tu n'as qu'à demander à Madeleine.

- Madeleine ?

- La cousine de papi. Elle habite une vieille maison dans la forêt. Mais n'en parle pas à ton grand-père et ne lui dis surtout pas que c'est moi qui t'envoie.

CHAPITRE 3



Je trouvais Madeleine, la cousine de mon grand père. Elle vivait en retrait dans une vieille maison à colombages au milieu de la forêt, bien entretenue et décorée de plusieurs variétés de fleurs colorées qui amenaient une odeur de nature assez plaisante. Je toquai. Pas de réponse. Je frappai plus fort, un grognement approbatif me répondit. J'entrai : Madeleine était assise dans son fauteuil, elle avait le regard perdu vers la forêt. Comment devais-je poser mes questions ? De quelle manière ?

- Alors qu'est-ce qui t'amène jusqu'à moi gamin ?

- Je fais un exposé sur la première Guerre Mondiale, et j'enquête actuellement sur ma famille et sur le village dans lequel elle vivait.

- C'est bien, mais je ne comprends pas vraiment en quoi je peux t'être utile.

- D'après ce que j'ai compris, vous connaissez très bien ma famille.

- Peut-être, comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Paul Labat !

- Il n'y a rien pour toi ici petit, va-t'en.

- Que savez-vous des Canadiens venus pendant la guerre ? lui demandai-je sans prendre en compte son injonction.

- Rien. Je suis née après la guerre, je ne sais rien.

- Mais vos parents, ils l'ont bien vécue quand même ?

- Ils ne m'ont jamais parlé de la guerre, cette période de leur vie était trop sombre.

- Vous mentez, vous ne voulez pas me le dire, c'est tout.

Là, elle me regarda droit dans les yeux. Elle reprit d'une voix dure :

- Qui es-tu pour juger si je mens ou pas ? Tu ne me connais pas, tu ne sais rien, tu es un ignorant.

Alors, je ne sais pourquoi ni comment m'est venue l'idée de lui citer le nom sur la tombe :

- Dites-moi ce que je ne sais pas ! Dites-moi ce que vous savez, en particulier sur un certain McFloyd !

- Tu connais William Sylvester ?

- Oui, répondis-je, étonné de la vivacité de sa réaction. C'est pour ça que je viens vous voir.

Madeleine se mura dans un silence pesant, triturant nerveusement son tablier.

- Très bien, obtempérai-je, je sais que mon grand-père est fâché contre vous, j'aurais pu l'amener ici pour qu'il vous rende visite... tant pis, c'est comme ça...
Au revoir !

Alors que je repartais le plus lentement possible, elle m'interpella :

- Attends, petit.

Je souriais, dos à elle. Je fis volte-face.

- Quoi ?

- Ecoute... Lorsque ma mère est morte, elle m'avait tout dit mais...

- Elle vous avait dit quoi ?

Elle hésita longuement, puis :

- Non... Je ne peux pas te dire... André me haïrait encore plus...

- Je ne lui dirai rien de notre entrevue ! Dites-moi s'il vous plait !

- Oh ! Après tout, tu es en droit de savoir toi aussi !

Elle hésita, me dévisagea, puis :

« Je... Ma tante, Marie, avait appris à parler un peu anglais durant la guerre, on l'envoyait donc dans les camps des Canadiens leur amener de quoi manger. Elle devait aussi leur amener les télégrammes qu'elle prenait à la poste du village. D'après ce qu'elle m'a raconté, les Canadiens étaient bien connus ici. Beaucoup étaient contents de les voir. Ils permettaient d'animer le village malgré l'atmosphère pesante et cette angoisse permanente de la guerre. Les enfants étaient enchantés de leur présence. Au camp, les soldats leur donnaient quelques provisions et des biscuits qu'ils pouvaient ramener chez eux ! Mais les gens étaient aussi émerveillés de découvrir tout leur matériel bien plus perfectionné que le nôtre. Le dimanche, les Canadiens discutaient avec les soldats américains et organisaient des concerts, et des soirées récréatives où les villageois étaient conviés. C'est au cours d'une de ces soirées que ma tante a... a été séduite par l'un d'entre eux... bien qu'elle fût déjà fiancée. Elle n'avait plus aucune nouvelle de son Marcel depuis plus d'un an et elle le croyait mort depuis le temps. Et... bon voilà... »

- Voilà quoi ?

Je faisais celui qui ne comprenait rien et elle parut exaspérée. Madeleine reprit d'une voix lointaine :

« Lorsque Marcel revint de la guerre, il épousa Marie. Elle mit au monde André sept mois après le retour de ton arrière-grand-père. Mais bien vite, des rumeurs circulèrent dans le village : la grossesse de Marie avait été bien courte ; et puis il était évident qu'André ne ressemblait pas le moins du monde à son père. En effet, André était grand et bien bâti alors que Marcel était assez petit et fin, mais surtout André était blond. Dans le village, on disait que Marie avait eu un bâtard avec un canadien. Ce n'était qu'une rumeur mais ma tante était très mal vue par les autres. On entendait souvent lorsqu'il passait « C'est lui ? Oui c'est lui. C'est lui le bâtard, le fils indigne des voleurs de pins ». Il en souffrit beaucoup. Il refusait d'admettre qu'il n'avait pas été désiré et qu'il était né d'un écart de conduite de sa mère.

Les années passèrent, poursuivit-elle. André grandit et se maria malgré les moqueries des villageois et la réticence de sa belle famille à son égard. Il eut deux enfants avec Louise, il fut heureux et oublia presque ses malheurs car les rumeurs s'étaient tues. Mais sa femme décéda d'une tumeur et il se retrouva veuf avec deux gamins sur les bras. Le regard des gens se fit à nouveau pesant d'autant plus qu'il ne trouvait pas de seconde femme. Il quitta donc le village afin d'oublier ses tourments. Je ne sais pas trop où il partit ni ce qu'il y fit : ses lettres étaient rares, tout au plus une carte pour la nouvelle année. Mais un jour, il revint enfin avec une seconde femme au bras et un autre enfant : ton père, Paul. Mais André avait décidé de ne plus côtoyer personne ; aussi on ne les vit jamais aux fêtes du village ou à la messe. Des années plus tard, après la mort de ma propre mère, j'ai voulu lui raconter ce qu'elle m'avait dit ; mais il m'a repoussée en disant que j'étais comme les gens du village, médisants et malveillants. On ne s'est plus parlé depuis ce jour-là. »

Madeleine se tue, le regard perdu dans le vide, triturant toujours un bout de son tablier.

J'étais abasourdi par tout ce que je venais d'entendre : je me rendais compte que je n'avais jamais vraiment bien connu mon grand-père et j'apprenais sa vie de la bouche d'un membre de ma famille que je rencontrais pour la première fois...

- Merci, Madeleine. Je crois que je vais vous laisser.

- Paul, je ne te conseille pas de raconter à André tout ce que je viens de te dire.

- Merci, au revoir ! Je reviendrai vous voir si vous voulez bien !

- Au revoir petit.

CHAPITRE 4



J'étais encore troublé des révélations que venait de me faire Madeleine. Je comprenais mieux pourquoi papi avait refusé d'en parler, cette histoire faisait resurgir les douloureuses révélations de son passé. Il ne m'avait jamais parlé de Madeleine et je comprenais désormais la cause de son silence. Mais pourquoi refusait-il de voir la vérité en face ? Madeleine venait de me dire que petit, il se faisait déjà insulter dans la cour de récréation. Elle avait choisi de lui raconter ce que mon arrière grand-tante lui avait confié. Mais au cours de la discussion, il s'était braqué et lui avait dit qu'elle aussi s'était liguée contre lui comme tous les autres ; et que si elle racontait ce genre de bêtises c'était uniquement dans le but de récupérer la totalité de l'héritage. Toute cette histoire me troublait, me faisait réfléchir à comment j'aurais réagi, moi, à l'annonce d'une telle nouvelle. Je ne pouvais pas en rester là. Il me fallait des preuves des dires de Madeleine. Après tout, qu'est-ce qui me prouvait qu'elle ne lui avait pas menti pour récupérer l'héritage ?

Je décidai de retourner chez mes grands-parents. Ils étaient partis promener le chien à la plage, laissant la maison ouverte. Je montais au grenier.

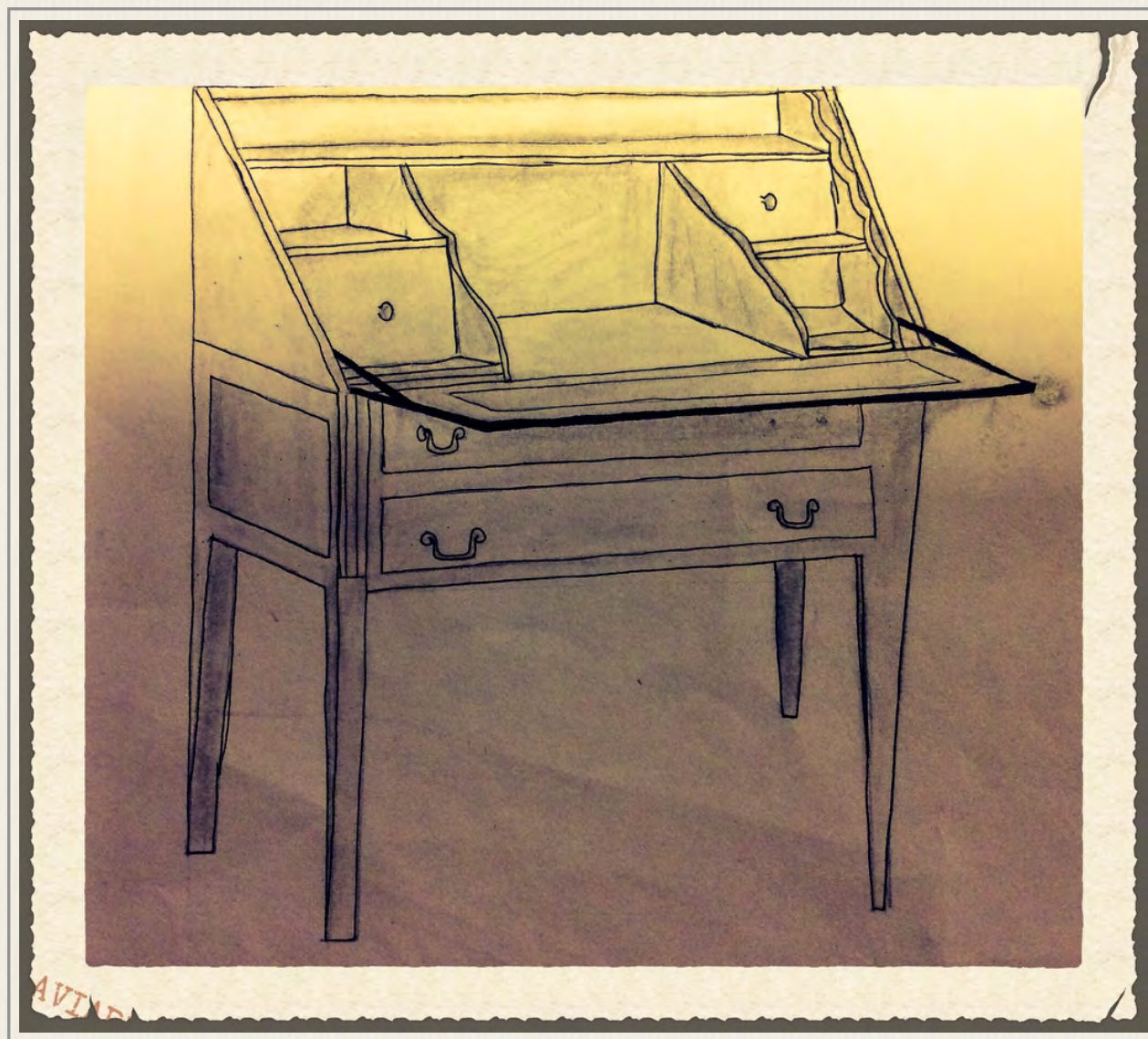
Au bout de quelques minutes de recherches, j'ai trouvé dans une malle de vieilles photos jaunies, des livres de comptes, une montre cassée, un coquelicot séché, de vieux journaux. Rien de particulier ne m'a sauté aux yeux.

J'ai continué à fouiller le grenier sans rien trouver sinon des toiles d'araignées.

Complètement découragé, je suis redescendu tenter ma chance dans la remise.

Elle était sombre, remplie de meubles délaissés par le temps. Il n'y avait pas d'électricité et la seule fenêtre était devenue opaque. Les étagères au-dessus de l'établi sur le mur du fond étaient pleines d'outils. De part et d'autre de l'établi, deux armoires bourrées à craquer ; près de la porte, un vieux secrétaire. C'est ici que mes grands-parents stockaient toutes leur affaires inutiles. Rien que l'idée de fouiller un à un ces meubles me donnait des angoisses. Qu'est-ce que j'espérais trouver au juste ?

J'allais abandonner devant l'ampleur de la tâche, lorsque mon regard s'est posé sur le vieux secrétaire rempli de poussière que j'avais toujours vu là. J'allais pour ouvrir les tiroirs mais il était verrouillé. Je me mis à la recherche de la clé quand j'entendis Max revenir en aboyant. Je sortis à la rencontre de mes grands-parents, l'esprit en ébullition et un sourire figé aux lèvres.



Mon grand-père me dit :

« - Ah ! Paul, tu es là. Viens donc goûter »

Je ne pouvais quand même pas refuser ça ; je suis allé goûter et faire mes devoirs. Avant de partir, je fis un détour par la remise mais mon grand père traînait dehors.

Demain, je reviendrai : je devais absolument trouver comment ce secrétaire s'ouvrait.

Il était sept heures. C'était la première fois que je me levais aussi tôt un samedi ! A huit heures, j'étais chez mes grands-parents, partis au marché. La remise était grande ouverte et le secrétaire était là, face à moi.

Je cherchai la clé partout. Je finis enfin par trouver un trousseau dans les cutchots. Je commençais à les essayer : en vain ! J'ai attrapé alors un pied de biche et j'ai un peu forcé l'ouverture. Il n'y avait là que de vieux gants de jardin, des bouts de fils, rien. J'aperçus alors un morceau de bois brun disjoint au fond du tiroir. Je passai ma main : il n'était pas fixé.

Derrière, il y avait des médailles militaires, des souvenirs de la première guerre mondiale et... un vieux cahier : dedans, à la première page, ces mots :

23 novembre 1917 :

« Te m'appelle Marie Laborde et je suis fiancée à Marcel Labat. Ces lignes sont les premières que j'écris dans mon journal ; si je décide aujourd'hui de remplir ces pages, c'est à cause de l'arrivée, il y a deux semaines, d'une troupe de soldats bûcherons canadiens dans mon village. La guerre a éclaté depuis trois ans et Marcel est au front depuis le 6 janvier 1915. Je n'ai plus de nouvelles depuis quatre mois.

D'après ce qui se dit au village, les Canadiens sont là pour couper les pins des Landes pour réapprovisionner les tranchées du nord ; ça ne plaît pas du tout, surtout aux familles de résiniers qui perdent leur travail à cause de ça.

Moi, je suis serveuse à l'auberge du village dont mes parents sont propriétaires ; alors j'entends un peu tous les ragots du coin. Comme ma mère m'a appris quelques notions d'anglais, j'ai réussi à discuter avec des Canadiens – ce qui n'est pas très bien vu par tout le monde au village ! Mais ça m'est égal : les Canadiens sont gentils et ça me change des gars du coin ! »

J'avais trouvé ce que je cherchais ! Je le feuilletai rapidement : des pages et des pages entières de cette fine écriture.

Soudain, un bruit de portière me sortit de ma lecture : papi et mamie rentraient du marché. Que faire ? le remettre à sa place ? Que dirait papi s'il apprenait que j'avais trouvé ce journal ? Le coeur battant et les mains tremblantes, je glissai le cahier dans mon sac à dos et rentrai vite rejoindre mes grands-parents à la cuisine. Ils furent surpris de ma présence. Je tremblais encore de la découverte que je venais de faire ; je devais être d'une pâleur extrême et avais des sueurs : mamie dut le remarquer car son visage prit un air inquiet. je ne lui laissai pas le temps de me questionner et quittai la maison. Une fois chez moi, je m'installai sur le canapé et poursuivis le journal. Le téléphona sonna : j'avais oublié de prendre le cageot de pommes chez mes grands-parents. Je raccrochai en lui promettant d'y passer plus tard. Je montai dans ma chambre : je pouvais enfin lire ce journal.

CHAPITRE 5



23 décembre 1917 :

Les Canadiens ne sont là que depuis quelques semaines mais ils sont de plus en plus présents dans notre quotidien. Beaucoup d'entre eux viennent au marché, à l'auberge, profitant du confort que ces espaces apportent. Cela ne me gêne pas trop, la plupart sont polis voire charmants et j'ai même sympathisé avec quelques uns d'entre eux ; mais les anciens du village ne voient pas d'un très bon oeil cette présence canadienne ! ils ne peuvent pas vraiment y faire quelque chose. Moi, ça me fait plaisir de voir de nouveau des garçons de mon âge.

4 février 1918 :

Aujourd'hui, à l'auberge, une querelle a éclaté entre quelques gars de chez nous et deux Canadiens. Les nôtres, qui n'avaient pas plus de quinze ans pour la plupart, reprochaient aux Canadiens la misère de leur famille. Ils donnèrent des coups mais les Canadiens les ont vite mis en déroute. Je vins alors vers eux pour m'excuser du comportement des jeunes et l'un d'eux me dit que je n'avais pas à m'inquiéter. Ils quittèrent alors l'auberge. A la fin de mon service, j'ai croisé à nouveau le Canadien qui m'avait répondu : il était très gentil et très sympathique avec moi, nous avons



beaucoup ri. Il m'a raconté ses journées, comment était son pays Je lui ai demandé son nom : William Sylvester McFloyd.

8 février 1918 :

Cela fait trois jours que rien de notable ne se passe dans le village malgré la tension qui est montée depuis l'arrivée des Canadiens. Je n'ai pas revu William Sylvester depuis notre dernière rencontre et il me tarde de le revoir. Je suppose que je vais être amenée à le croiser dans la journée puisque je me rends au camp. Je l'espère en tout cas. Je me pose de plus en plus de questions sur Marcel. Je n'ai pas de nouvelles de lui depuis plus de six mois.

Il fait froid, l'hiver n'en finit pas.

14 mars 1918

Aujourd'hui Will est venu à l'auberge avec ses camarades mais est resté plus avec moi qu'avec eux. Je crois que je lui plais...

29 mars 1918

Première journée que je passe avec William Sylvester. Il me raconte comment se passe le travail au Canada, comment sont les personnes et comment il a décidé de venir. Il veut juste sauver quelques vies, il dit que c'est son devoir. J'aimerais qu'il y ait plus d'hommes comme lui. Maintenant il n'y a plus de querelle, même si beaucoup de tensions sont présentes. Je me languis que mon mari revienne mais j'ai peur qu'il réagisse comme les au-

tres. Ma famille est presque la seule à supporter l'arrivée des Canadiens, je trouve cela normal car ça augmente notre clientèle !

Le printemps est là ! Les mimosas sont finis, les tulipes commencent à sortir. Il y a beaucoup de travail au potager.



25 mai 1918 :

Depuis une semaine, je vois William tous les jours. Nous avons bien sympathisé et nous nous sommes rendu compte que nous avons plein de points communs. Le soir, en me raccompagnant, il a déposé un baiser sur ma joue qui ne m'a pas laissée indifférente. Il m'a proposé que l'on se revoie et j'ai accepté avec grande joie. Je suis impatiente de notre futur rendez-vous.

Depuis plusieurs jours il pleut et les soldats travaillent dans la boue. Je vais donc régulièrement les voir pour leur amener du café et du vin chaud.

8 juin 1918

L'été approche, les soirées sont plus longues et douces. Je les passe avec William. Heureusement qu'il est ici, on se réconforte mutuellement car lui aussi se languit de son épouse. Ma mère pense que l'on a une relation, elle ne peut pas comprendre l'amitié que j'ai pour lui. Aujourd'hui je suis allée à l'océan avec Adèle. Nous nous sommes amusées à en oublier les soucis Ah qu'est ce que ça fait du bien !

29 juillet 1918 :

Dans la nuit, un violent incendie a éclaté au sud de Léon. Les personnes sur place étaient dépassées par la catastrophe. D'après ce qu'on dit, on s'est vite rendu compte qu'on ne pourrait pas stopper les flammes mais les Canadiens sont arrivés et ont bataillé toute la nuit avec les flammes et ont réussi à éteindre le feu. D'après ce que j'ai entendu, William Sylvester était présent. J'espère que cet événement améliorera les relations qu'entretiennent les Canadiens et les villageois.

4 août 1918 :

Les visites de Will à l'auberge et le soir sont de plus en plus fréquentes - je ne me plains pas au contraire - mais sa présence à mes côtés a été remarquée et j'ai peur que ce soit mal vu de la part des habitants du village, même si mon père me rassure en me disant qu'il ne croit pas à ses ragots. Dans la rue je sens de plus en plus de regards se poser sur moi.

14 août 1918

Aujourd'hui, c'était mon jour de repos de la semaine. J'ai reçu la visite de deux anciens du village qui sont venus me parler de ma relation avec les canadiens. Je leur ai dit que je sympathisais avec eux sans plus. Ils m'ont alors rapporté les persiflages des villageois sur le temps - jugé trop important - que je passais avec UN canadien. Ils m'ont reproché vertement d'avoir oublié Marcel. J'ai tenté de les rassurer en leur affirmant que je comptais les jours depuis le départ de Marcel et que le canadien était juste une connaissance amicale.

8 septembre

Le maraîcher vient de nous annoncer que la grippe espagnole est arrivée à Lesperon ; ça me fait peur, on dit qu'elle est très contagieuse et peut-être mortelle.

15 septembre 1918

J'ai peur. William m'a avoué qu'un de ses camarades était atteint de la grippe. Tout le monde au village commence à s'inquiéter.

1er Octobre 1918

Mon Dieu, aie pitié de moi. Je m'en veux terriblement. Que Dieu me pardonne : Will et moi avons commis l'irréparable. Hier soir, il est venu me voir : il était très inquiet à cause de tous ces malades. Il me demanda si j'acceptais de faire une balade avec lui dans la forêt. J'acceptai et nous sommes partis marcher ; nous discutâmes de l'avenir, des mala-

des, de la guerre, quand Will se rapprocha de moi jusqu'à ce que nos corps se touchent ; je fis un pas en arrière ; alors il me prit par la nuque et m'embrassa. Je le repoussai un peu mais son étreinte était trop forte et je me laissai faire...

J'étais partagé entre la surprise et la joie. Tout était donc vrai ! Ma famille n'était pas ordinaire comme tout le monde essayait de me le faire croire ! J'étais spécial ! Pour la première fois, j'étais fier de mon héritage familial. Je repris ma lecture, enthousiaste.

EPILOGUE 1



7 Octobre 1918

William est malade. Je vais le voir à l'hôpital militaire et lui tiens compagnie. Je fais ce que je peux pour l'aider. Tant pis pour le qu'en dira-t-on. Il a beaucoup de fièvre et j'espère qu'il ne va pas succomber.

Ma mère ne peut pas supporter que je reste avec lui et dit que je trahis Marcel. Je pense qu'elle en a parlé à quelques personnes, parce que maintenant une rumeur circule sur une relation entre William et moi. Je suis allée dans la forêt, me dégoûter les jambes. Je suis inquiète.

11 Octobre 1918

Plusieurs soldats canadiens sont morts dans les villages alentours et même chez nous. William a beaucoup de fièvre et commence à délirer. Il se dit que la guerre touche à sa fin. Je devrais m'en réjouir mais je ne me sens pas bien. Et toujours aucune nouvelle de Marcel.

15 octobre 1918

William est parti.



Le journal tomba. C'était donc cela la vérité. Mon soi-disant arrière-grand-père Marcel avait remplacé dans l'histoire de la famille mon seul et unique aïeul de sang canadien. Oublié. Sa mémoire se résumait à ce journal. Je fus d'abord blessé que mon grand-père ne m'ait jamais rien avoué. Puis de vexé, je devins en colère. Personne ne m'avait jamais rien dit ! Nous portions tous un héritage lourd de sens et pourtant personne n'avait jugé bon de m'en parler !

Je filai chez mon grand-père. Il faisait froid mais j'étais si excité que je courais et ne ressentais rien. J'arrivai enfin. J'entrai en trombe.

- Eh bien, m'interpella ma grand-mère depuis la cuisine, on rentre comme dans un moulin ici ! Et ferme la porte pour éviter les courants d'air par Dieu !

- Papi ?

Mon papi était confortablement installé devant la cheminée.

- Qui y-a-t'il ?

- Pourquoi, pourquoi ? Pourquoi tu me mens, je voulais juste connaître la vérité et toi tu me l'as cachée. Tu es un fils de canadien, tu le sais depuis toujours et tu l'as nié devant moi !

Mon grand-père soupire, se lève et va fouiller dans un des tiroirs. Puis il me tend une enveloppe.

- Tiens ! me dit-il en me tendant une lettre. J'aurais dû te la donner avant, mais je n'en ai pas eu le courage...je ne voulais pas que tu te mêles de mes affaires.

Il quitta la pièce, me laissant seul avec la lettre dans les mains. Je la dépliai : je retrouvai l'écriture penchée de mon arrière-grand-mère, magnifique, à l'encre noire caractéristique des vieilles lettres :

Mon cher, mon doux André,

Si tu lis cette lettre c'est que Dieu m'a ramenée à lui. Tu as trop souffert durant ton enfance à cause de la bêtise des gens médisants qui parlaient dans notre dos. Tu n'en es pas responsable, souviens-t'en toujours. Quoi que tu aies entendu dans ta vie, tu n'es pas le fils d'un canadien, tu es bien le fils de ton père, Marcel, mon unique amour. La vérité est que j'ai eu une relation malgré tout avec un canadien, mais ne m'en veux pas, je croyais ton père mort, n'ayant plus de nouvelles de lui depuis plus d'un an. Je ne l'ai jamais dit à quiconque. Peu de temps après cette aventure, William Sylvester succombait à la grippe espagnole qui a fait tant de morts ici. Cette relation était le fruit de mon dépit et non de l'amour. Puis ton père est rentré de la guerre le 12 décembre, bien après la signature de l'armistice et nous nous sommes mariés.

Il faut maintenant mettre au clair quelques petites choses, mon fils. Oui, tu es grand et blond, contrairement à Papa. De ce côté tu ressembles davantage à mon père, qui était exactement comme toi. Tes souvenirs ne remontent pas assez loin pour t'en souvenir car il est mort lorsque tu avais 4 ans. Oui, tu es né à 7 mois, prématuré et les gens ont pensé que tu avais été conçu avant le retour de Marcel car le destin a fait que je suis tombée enceinte très rapidement. Mais n'écoute pas les rumeurs, aucune n'est fondée, les gens ont besoin de boucs émissaires dans la société. Prends soin de notre famille, tu sais ô combien il est important de se soutenir les uns les autres. Mon amour pour toi est inconditionnel, ne l'oublie jamais. Je t'aime, toi, mon grand et beau garçon.

Maman

FIN

EPILOGUE 2



Désillusion Où est la frontière entre fiction et réalité ?

6 octobre 1918

Je n'écris plus beaucoup dans le journal, le moral n'y est plus. Je reste quand même assez proche de William malgré notre faute mais nous n'avons plus rien fait depuis la dernière fois. La nouvelle est arrivée aujourd'hui : Marcel est décédé, mort au combat... c'est ma faute ! A cause de moi et de mon péché de luxure, le Tout-Puissant m'a punie en prenant la vie de mon cher Marcel qui me manque tellement maintenant...

McFloyd est venu aujourd'hui : je lui ai dit pour la lettre et il a essayé de me reconforter mais je me suis emportée et je lui ai crié dessus, lui rejetant la faute de la mort de Marcel. Il partit sans me répondre, avec dignité.

9 octobre 1918

Mauvaise nouvelle aujourd'hui. Ce matin, à l'auberge, j'ai appris que William avait attrapé la grippe espagnole.

15 octobre 1918

Il est mort. La nouvelle est arrivée ce matin. Will est mort, décédé de la grippe espagnole dans la nuit. Tout est de ma faute. Si je ne l'avais pas rejeté, il serait sûrement en

vie. J'ai tué les deux hommes que j'aimais. Le Tout-Puissant m'a punie pour mes péchés. J'ai trahi la confiance des miens, de ma famille et des gens que j'aimais.

12 décembre 1918

Je suis enceinte de William, cet enfant sera le fruit de l'adultère et du péché.

28 juin 1919 :

Mon garçon est né avant-hier, André, le garçon au sang canadien, je l'ai confié à mes parents je ne peux plus supporter l'absence des hommes que j'aimais et le regard que les gens portent sur moi. J'espère que mes parents s'occuperont bien de mon fils, je n'ai plus la force de vivre, ma double trahison pèse trop sur ma conscience et sur mon âme. Si je reste sur cette terre, la folie m'emportera et je n'aurai plus la clairvoyance d'éduquer et d'aimer mon fils. Je m'en irai aujourd'hui, espérant la miséricorde du Tout-Puissant.

FIN



Auteurs

Louise Bengloan

Sacha Bouge

Sarah Devert

Hugo Dupart

Paul Luciano

Amélie Sescousse

Illustrateurs

Héloïse Bellouvet

Solène Graux

Izia Launay

Océane Ley

Marie Proudowsky

Emmanuelle Tassone

Camille Titren

Toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

